

Marie-José Latour

## Topologie du cependant \*

*Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet a, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère.*

*Un « je ne pense pas » qui est de droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer.*

J. Lacan <sup>1</sup>

C'est plutôt le genre de phrases qui m'aurait laissée bouche bée, plongée dans une tentative d'en dénombrer les axes, de saisir le nouage de ses termes : psychanalyste, psychanalyse, sujet, acte, objet a, topologie, penser. Pourtant, chacun attend ici autre chose qu'une admiration béate devant le génie de J. Lacan à articuler l'inarticulable. Mais comment alors ne pas tomber dans le commentaire de texte ? Je n'ai pas trouvé d'autres moyens que de reprendre le bâton du psychanalysant. Premier paradoxe : pas d'autre possibilité de dire quelque chose sur le psychanalyste que d'emprunter la voie du psychanalysant. À dire ce qui me venait, j'ai donc écrit cet argument : qu'il y ait non pas de psychanalysé mais seulement un « ayant été psychanalysant <sup>2</sup> » rend sensible la tresse où s'inscrit l'acte analytique.

C'est le plus souvent la rencontre d'un impensable qui conduit un sujet à la psychanalyse. Du traitement qu'il en aura été fait dépend que celui qui vient à occuper la place du psychanalyste le

\* Intervention à l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, séminaire d'École, janvier 2005.

1. J. Lacan, « Résumé du séminaire *L'Acte analytique* (1967-1968) », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

2. J. Lacan, *L'Acte analytique*, leçon du 20 mars 1968, inédit.

fasse sans y penser. Reste qu'il a à s'en expliquer. J'ajouterai : cependant, cette explication ne sera pas sans aporie.

C'est là une façon de dire le trajet qui est le mien : partir de ce que j'ai appris de mon analyse et de ce que je continue à apprendre du discours analytique. Je développerai donc cet argument en quatre points : « l'ayant été psychanalysant », l'impensable, son traitement et l'aporie.

D'avoir à reprendre le bâton de psychanalysant <sup>3</sup> pour dire quelque chose du psychanalyste indique que « le psychanalyste » et « le psychanalyste dans la psychanalyse », ce n'est pas tout à fait la même chose. Le psychanalyste hors la cure, c'est une idée, une image, une fonction, un métier ; un « ayant été psychanalysant », une caricature, un médecin, un psychologue, quelqu'un, enfin bref, c'est un signifiant. *Quid du psychanalyste dans la psychanalyse ?*

Une analysante remarque : « *Les mots couchée/couchés*, ça n'a rien à voir avec les mots de tous les jours, et ça, parce que vous, ici, dans ce fauteuil, ça n'a rien à voir avec vous n'importe où ailleurs ! » Cette analysante a fait de nombreuses tentatives de psychothérapie avant d'entreprendre une analyse, elle interroge souvent, et de façon très pertinente, la spécificité de la psychanalyse et du psychanalyste. Sa formule, « les mots couchés », me semble propre à indiquer ce qui s'inscrit d'un dire quand il s'agit non pas tant de parler à quelqu'un (le transfert) que de prendre la mesure de ce qui cause cette parole (a).

*Exit* l'image du psychanalyste, *exit* sa personne, son histoire, sa subjectivité, ses soucis, « le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet ». Facile à dire, d'autant plus que Lacan n'a pas hésité à dire le contraire : « De notre expérience d'analyste, la subjectivité est inéliminable <sup>4</sup> » !

Certes, le discours analytique est celui, le seul d'ailleurs, où à la place de l'autre on trouve le sujet. Ainsi peut-on dire que « le psychanalyste est un sujet », qui, d'avoir fait une analyse se trouve pou-

3. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris » (1967), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 266, « La correction du désir du psychanalyste, à ce qu'on dit reste ouverte, d'une reprise du bâton de psychanalysant. »

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient (1957-1958)*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 104.

voir occuper pour un autre la place de cet « objet dont justement il n'y a pas d'idée », « un objet insensé <sup>5</sup> », ce qui dans la langue ne trouve jamais son nom <sup>6</sup>, et que Lacan désigne de la lettre la plus discrète, *a*. Occuper cette place, le psychanalyste ne pourra le faire qu'à la condition de disparaître en tant que sujet.

En effet, si un sujet est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, d'être à cette place directrice qui supporte la fonction de l'objet, le psychanalyste ne sera pas du côté du signifiant, ne sera pas du côté de la représentation. Cet objet dont il n'y a pas d'idée est impropre à la représentation.

Le rêve d'une analysante témoigne de cette impossible représentation. Elle rêve que son analyste lui indique le changement d'adresse de son cabinet. Aucun numéro n'est donné, les indications portent sur les immeubles qui se trouvent avant ou après ce lieu. L'analysante arrive ainsi devant une toile peinte de couleurs qui tient lieu de façade : « C'est là ! »

En effet, quand le psychanalyste a affaire à la représentation, que ce soit dans les rêves ou au cinéma, c'est toujours un échec irrémédiable. Vous avez bien sûr remarqué que le psychanalyste de cinéma a toujours quelque chose de trop ou de pas assez, qu'il soit interprété par Michael Caine, Woody Allen, François Girod, Demi Moore, Robin Williams ou Nanni Moretti ! De la même façon, dans les rêves, l'analyste apparaît toujours ailleurs que dans son fauteuil, il fait la cuisine, il promène son chien, il reçoit ses amis, etc.

Si l'on pousse la logique de cela, dès que l'on demande à un psychanalyste de s'expliquer sur son travail, il n'est plus psychanalyste. *Cogitus interruptus* ! Un acte n'est pas une explication <sup>7</sup>. Cela ne suffit pas à excuser le psychanalyste de ne pas s'y essayer. Au contraire ! C'est cela reprendre le bâton du psychanalysant.

Lacan introduit ce terme d'*analysant* dans le séminaire *L'Acte analytique*, dans la leçon du 26 novembre 1967. Dans un premier temps de son enseignement, Lacan évoque l'action analytique pour

5. J. Lacan, « La troisième » (1974), inédit.

6. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre (1968-1969)*, leçon du 12 février 1969, inédit.

7. « Ce n'est acte, de marcher qu'à ce que ça ne dise seulement "ça marche" ou même "marchons", mais que ça fasse que "j'y arrive" se vérifie en lui » (dans « Résumé du séminaire *L'Acte analytique* », art. cit.).

désigner ce qui opère au cœur de l'expérience analytique. Puis, à partir de 1964, on repère un déplacement du statut de l'expérience (action de l'inconscient) au statut du psychanalyste (acte analytique)<sup>8</sup>. Ce déplacement passe par l'invention du psychanalysant.

Lacan écrit dans la première version de la « Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » : « La psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience<sup>9</sup>. » Je ne peux que renvoyer ici à un travail remarquable de Michel Bousseyroux<sup>10</sup>.

C'est donc le psychanalysant qui fait le psychanalyste<sup>11</sup>, l'analysant qui produit l'analyste<sup>12</sup>. Le participe présent n'a pas ici son répondant dans le participe passé. L'analysant ne fait pas paire avec l'analysé<sup>13</sup>. Mais c'est aussi bien pour cela qu'avoir été analysant ne suffit pas à faire un psychanalyste. Ce tressage nous met en présence d'autre chose : « Dans tout ça il n'y a pas de problème de pensée. Un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant – à quoi ? [...] pas à l'analyste [...] il soude l'analysant au couple analysant-analyste<sup>14</sup>. »

Avec ces deux fils, « l'ayant été psychanalysant » (ce qui est quand même un participe passé) et le psychanalyste, on ne peut pas faire une tresse, au mieux un enlacement, c'est-à-dire le risque que je vous en lasse ! Il nous faut compter avec le troisième brin : la psychanalyse.

8. C'est dans le texte « De nos antécédents » (*Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 68) que Lacan introduit l'acte psychanalytique.

9. J. Lacan, « Première version de la "Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 579.

10. M. Bousseyroux, « L'appensée de Freud » (intervention au séminaire d'École, décembre 2004), *Mensuel*, n° 3, École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, France.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre* (1968-1969), leçon du 4 juin 1969, inédit.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu-que-sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-1977), leçon du 10 mai 1977, inédit.

13. J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement » (1970), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 299.

14. J. Lacan, « La troisième », art. cit.

Cela m'amène au deuxième point. L'impensable est un des noms que je propose de donner à ce qui conduit à l'analyse de nombreux sujets, quelque chose comme un trou, dont le sujet pressent qu'à ne pas le cerner, il y a un risque à y tomber. Les récentes journées sur le traumatisme ont évoqué cela de plusieurs manières. C'est une effraction du réel qui conduit un sujet à l'analyse, mais certainement pas sur le mode stimulus-réponse, comme on veut nous le faire accroire chaque jour dans les médias. C'est une effraction qui se présente souvent comme quelque chose dont le sujet ne sait rien ; il ne sait pas ce qui s'est passé, il ne sait pas ce qu'il en a pensé. La règle analytique est bien de dire et non de penser. Penser n'est pas parler et parler n'est pas dire. Cela pourrait dire le trajet d'une analyse.

Si pour Freud l'inconscient peut être défini comme des pensées, Lacan va insister sur le fait que les pensées ne sont connues que par la parole (il y aurait là à relire les stoïciens, en particulier Chrysippe qui vient d'être édité, à qui Lacan dit emprunter cette élaboration – cf. la conférence à Genève). Le travail qui lui permet de dégager que l'inconscient est structuré comme un langage est en quelque sorte contre la pensée.

De « Fonction et champ de la parole et du langage », où nous pouvons lire : « Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de "la pensée" aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation plutôt d'un érotisme intestinal que d'un équivalent de l'action <sup>15</sup> ? », à la « Lettre de dissolution » (1980), où il note que « l'homme pense débile », Lacan n'a de cesse de rappeler que la pensée est un engluement (cf. la conférence à Genève). Mais c'est un engluement auquel on ne peut échapper puisque « la pensée, c'est l'intelligence s'exerçant à se retrouver dans les difficultés que lui impose la fonction du langage <sup>16</sup> » .

C'est cela même que l'analysant met au travail dans le dispositif analytique, non pas la quête d'une originalité, d'une pensée inédite, mais la tentative de produire la logique de son discours. D'ailleurs, quand Michel Foucault vient assister à son séminaire,

15. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 307.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (1964-1965)*, leçon du 16 décembre 1964, inédit.

Lacan lui rappelle ceci : « Pour nous il n'y a pas d'impensé [...] là où il y a cet impensé ça pense <sup>17</sup>. » Pour le philosophe, comme l'invisible ordonne la représentation dans le tableau des Ménénes, l'impensé serait la condition de la pensée. Or, ce sur quoi Lacan insiste, c'est sur l'irréparable division : on ne peut pas voir en même temps l'en-droit et l'envers de la toile, alors même qu'on ne pense qu'à ça !

Si M. Foucault assigne comme tâche à la pensée l'impossible récupération de l'origine, l'impensé étant l'autre radical de la pensée, Lacan, lui, propose un autre appui à la pensée : le nœud borroméen.

Prenons, par exemple, la phrase : « Je n'y avais jamais pensé » : elle tresse ce que le sujet pense avec ce qu'il ne se sait penser et avec ce qu'il ne peut penser. « Le psychanalysant est celui qui parvient à réaliser comme aliénation son "je pense", c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique [...] <sup>18</sup>. » L'impensable est ici ce qui nomme à quel point le sujet n'en revient pas de penser une chose pareille !

L'impensable dit à la fois la surprise – qui laisse le sujet sans voix, sans mot – et l'indignation – qui amène un sujet à recouvrir ce trou.

Lacan donne un exemple de cela dans son séminaire, un exemple qu'il prend dans l'analyse même de Freud. Il s'agit de l'oubli du nom Signorelli. Quand Freud tourne sa pensée vers la fresque d'Orvieto <sup>19</sup>, soit vers les choses dernières (la mort et la jouissance sexuelle), quelque chose ne sort pas : « Ce serait la seule façon dont il pourrait aborder ce terme abhorré, impensable [...] de sa pensée [...] <sup>20</sup>. » Ce qui ne sort pas, c'est que la mort existe et qu'elle limite son être d'homme comme son action de médecin, borne irréfutable à toutes ses pensées. Nous savons quel traitement Freud va réserver à l'impensable : la psychanalyse.

À la règle fondamentale énoncée au psychanalysant : « Dites ce qui vous vient », Freud va opposer comme pendant, côté psychana-

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse (1965-1966)*, leçon du 18 mai 1966, inédit.

18. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 59 ou dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 358.

19. S. Freud, « Sur le mécanisme psychique de l'oubli » (1898), dans *Résultats, idées, problèmes, I*, Paris, PUF, 1984.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 58.

lyste, « l'obligation de ne rien distinguer », faute de ne trouver que ce que l'on savait d'avance <sup>21</sup>. C'est cela qui a été traduit dans un premier temps par la fameuse « attention flottante » ! L'analyste ne pense pas, flotterait-il ? Je dois à deux collègues de notre collège clinique, Frédéric Morera et Gabrielle Gimpel-Devallet, d'avoir attiré mon attention sur d'autres traductions de « *gleichschwebende Aufmerksamkeit* ». *Aufmerksamkeit* : attention, écoute ; *schwebend* : flottant, en suspens ; *gleich* : en balance, en équilibre. La traduction littérale pourrait être : « attention d'égale pesée » ; la traduction proposée pour les *Œuvres complètes* de Freud est « attention en égal suspens <sup>22</sup> ».

Cette attention d'égale pesée est la version freudienne du « je ne pense pas » que Lacan met au principe de l'acte analytique : « Éviter le plus possible la réflexion et la formation d'attentes conscientes [...], de ce qui est entendu, ne rien fixer de façon particulière dans sa mémoire <sup>23</sup> » est tout aussi difficile, voire impossible, que de se nettoyer de sa propre expérience. Ce sont les mots de Lacan dans la « Conférence à Genève sur le symptôme <sup>24</sup> ». Au moment où il évoque sa « Proposition », il rappelle la recommandation de Freud : quand nous avons un cas, ne pas le mettre d'avance dans un casier (les connaissances acquises font obstacle à la particularité du cas). Lacan poursuit : « C'est très difficile, parce que le propre de l'expérience est évidemment de préparer un casier. Il est très difficile, à nous analystes hommes, ou femmes d'expérience, de ne pas juger de ce cas [...] et de ne pas nous souvenir à son propos des autres cas. » Il est très difficile de ne pas penser : « Il est clair que nous ne pouvons nous nettoyer de ce qui est notre expérience. »

*Penser* a la même étymologie que *peser*, déterminer le poids de quelque chose, ainsi que de *panser* d'ailleurs : du latin *pendere*, qui signifie aussi *peser* (réfléchir, évaluer) ; penser quelqu'un, c'était le soigner.

21. S. Freud, « Conseils aux médecins » (1912), dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF.

22. S. Freud, « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », dans *Œuvres complètes*, tome XI, Paris, PUF, 1998, p. 146.

23. S. Freud, « "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" » (1922), dans *Œuvres complètes*, tome XVI, Paris, PUF, 1991, p. 187-188.

24. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » (1975), *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

Il est à noter que, vu la contradiction qu'il y a à penser que quelque chose est impensable, certains dictionnaires jugent ce mot inutile (signalé dans le *Trésor de la langue française informatique*), d'autres en font un mot virtuel (*le grand Robert*). Cet impensable, on peut également l'écrire avec un « a ». Peut-être est-ce là le déplacement souhaitable : de l'impensable à l'imp(a)nsable, car ce dont on ne saurait guérir, c'est du langage.

Il me semble que l'élaboration de Lacan sur l'acte analytique contrevient à répartir ce qui se produit dans une psychanalyse selon une symétrie du type : la tâche analysante (je pense) / l'acte analytique (je suis) ; ou l'analysant pense ou l'analyste est. Guy Clastres avait à un moment attiré notre attention sur le risque de l'infatuation. « Se croire le psychanalyste » est ce qui fait obstacle à sa production. Cependant, « faire le psychanalyste » indique la production et la simagrée.

Cela me conduit à ce que je considère comme une note ironique de Lacan dans ce passage qui nous réunit ce soir, à propos de *la topologie idéale*, et qui, à mon avis, indique ce qui est aporétique dans la nécessaire tentative de rendre compte de l'acte analytique. Nous avons vu comment c'est en effet *idéalement* que le psychanalyste n'est pas sujet dans l'analyse, *idéalement* qu'il ne pense pas. Cependant, c'est *logiquement* (« il se déduit ») qu'il a à rendre compte de la façon dont cet objet dont il fait semblant est opérant dans le réel.

Lorsque Bernard Nominé m'a proposé d'intervenir ce soir, j'étais en train de lire *La Fêlure* de Francis Scott Fitzgerald. Son éditeur raconte en préambule à cette nouvelle qu'il est allé voir l'écrivain à Baltimore, à la fin de 1935, pour lui demander pourquoi il ne lui envoyait plus d'articles. F. S. Fitzgerald, malade, en proie à l'alcool, lui répondit : « C'est que je ne peux plus écrire. » Mais son éditeur, sous la pression des administrateurs du journal, insista : « Même si vous remplissez une douzaine de pages, en recopiant : "Je ne peux pas écrire, je ne peux pas écrire, je ne peux pas écrire", cinq cents fois, je pourrai au moins dire qu'à telle date nous avons reçu un manuscrit de F. Scott Fitzgerald. » « C'est bon, répondit Scott. Je vais écrire tout ce que je peux écrire sur le fait que je ne peux pas écrire <sup>25</sup>. » C'est donc ce préambule qui donnera ce texte de *La Fêlure*.

25. F. S. Fitzgerald, *La Fêlure*, Paris, Folio, 1963, p. 474.



Bien sûr, le fait que ce soit à ne pas penser que le psychanalyste opère ne relève pas d'une inhibition ; il n'empêche qu'à essayer d'en rendre compte, on se trouve dans la situation de celui qui doit « pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir, et cependant être décidé à les changer <sup>26</sup> ».

Cependant est un signifiant particulier, en ce sens qu'il exprime la concomitance et marque une rupture, il énonce le lien et la coupure. C'est une conjonction qui, par une transition à peine sensible, prend un sens adversatif, c'est-à-dire qui marque quelque différence entre ce qui précède et ce qui suit.

Ce mot, en japonais, est le titre du dernier roman de Philippe Forest : *Sarinagara* <sup>27</sup> ; je vous en lirai seulement le haïku qui en fait le point de départ :

« Je savais ce monde – éphémère comme rosée –  
et pourtant pourtant. »

J'espère ainsi faire résonner le *pourtant* de Lacan, *a priori* anodin, mais qui me semble indiquer la portée de son articulation : il s'agit de savoir où donner sa place au « je ne pense pas » pour qu'elle soit celle où le psychanalyste peut « penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer », c'est-à-dire en transmettre jusqu'à son impossible.

26. *Ibidem*, p. 476.

27. P. Forest, *Sarinagara*, Paris, Gallimard, 2004. Confrontée au scandale d'une douleur sans nom, la langue est muette. Ici l'écriture partage la même tentative que la psychanalyse : cerner le réel de l'absence. L'auteur tresse son histoire avec celle de Kobayashi Issa, le dernier des grands maîtres dans l'art du haïku, de Natsume Sôseki, l'inventeur du roman japonais moderne et de Yamahata Yosuke, le premier à photographier Nagasaki en ruines.